

<i>Avertissement</i> .....	9
<i>Ouverture. « Désirer s'aimer »</i> .....	13
I. Érotique de la lenteur .....	31
II. Érotisme /érotique .....	63
III. Génie féminin .....	159
IV. Unique objet .....	227
<i>Finale. Faveur et défaveur d'Éros</i> .....	253
<i>Annexe</i>	
1. En complément de <i>Désirer s'aimer</i> .....	321
2. Sur <i>Le Pas gagné de l'amour</i> .....	348
<i>Références bibliographiques</i> .....	375

## *Ouverture*

### « Désirer s'aimer » \*

L'amour de l'amour a mauvaise réputation, et sans doute est-ce pour une bonne raison. Ce type d'amour, qui se prend lui-même pour objet de considération, est généralement assimilé à quelque névrose narcissique, en laquelle l'individu, qu'il soit sujet à l'amour ou objet d'amour, s'égaré dans la contemplation de son propre état, au lieu de jouir de ce qui cause son désir en tant que protagoniste, toujours un peu surpris, d'une intrigue amoureuse. On fait même de cet amour *au carré* l'antithèse de l'amour, pour autant que l'on suppose que « la vraie amour » – comme Jacques Lacan se plaisait à le dire <sup>1</sup> – est désir à la fois de bienveillance et de bienfaisance, qu'il consiste essentiellement à « vouloir du bien à ce qu'on aime », comme le relevait notamment, mais par excellence, Descartes <sup>2</sup>. Si l'amour a toujours un objet, si même l'amour est toujours déterminé par son objet, comme la plupart des philosophes l'ont reconnu, avec insistance le plus

\* Cette « ouverture » vaut également désormais comme introduction à l'ensemble de la trilogie *Désirer s'aimer*.

1. Voir J. Lacan, *Le Séminaire, livre XX. Encore*, p. 133. (Les éditions de tous les textes cités en note sont indiquées en fin de volume.)

2. R. Descartes, *Les Passions de l'âme*, art. LXXXI, p. 1014.

souvent<sup>1</sup>, l'objet de l'amour ne saurait donc être sa propre réflexion spéculaire, son image livrée par un miroir complaisant, mais l'autre, tout l'autre et rien que l'autre, cet autre dont l'altérité même attire, émeut et fascine – aussi fortement qu'elle conduit le sujet amoureux devant sa plus intime altérité.

On se souvient peut-être que dans un roman de Milan Kundera, *L'Immortalité*, de belles pages sont consacrées aux relations épistolaires que la jeune Bettina von Arnim avait voulu à toute force engager avec Goethe, ce grand homme auquel elle ne se lassait pas de déclarer sa flamme. Or ce que Kundera y fait surtout apparaître, c'est que Bettina von Arnim ne cherchait pas du tout à faire le bonheur de celui qu'elle disait aimer le plus au monde : elle ne visait qu'à élever un monument à la gloire de l'amour avec un grand A, de l'amour érigé en valeur suprême, sous la forme de cinquante-deux longues lettres adressées à un destinataire qui n'en demandait pas tant. Sans doute, dans l'esprit de cette jeune femme, la seule notoriété de Goethe devait-elle suffire à rendre pérenne le monument qu'elle dédiait tout entier à sa personne. D'où la conclusion en forme de reproche du romancier : « La cause et le sens de son amour n'étaient pas Goethe mais l'amour<sup>2</sup>. »

1. « Mais l'amour suppose quelqu'un qui aime, et quelque objet qui est aimé. Voilà donc trois choses : celui qui aime, celui qui est aimé, et l'amour. Qu'est-ce donc que l'amour, sinon une certaine vie qui unit deux objets ou tend à les unir : à savoir un objet aimant et un objet aimé? Il en est ainsi même dans les amours extérieurs et charnels » (Saint Augustin, *La Trinité (De Trinitate)*, VIII, x, 14, p. 753).

2. M. Kundera, *L'Immortalité*, p. 233.

Dans la personne de Bettina von Arnim, Kundera voit un remarquable spécimen de l'*Homo sentimentalis*. Il le voit d'autant plus qu'il y a, chez toutes celles et tous ceux qui appartiennent à cette curieuse espèce apparue sur terre au cours des Temps modernes, quelque chose de proprement *hystérique*. L'amour de l'amour est lui-même hystérique. Tout comme est hystérique l'époque qui exige que l'amour, déjà préalablement réduit à sa pure existence affective, soit une valeur fluctuante dont la cotation suit la courbe des mentalités.

Depuis deux siècles au moins, cette époque est la nôtre, et elle croit pouvoir, elle estime même devoir commander aux sentiments. Or, comme l'explique très bien l'auteur de *L'Immortalité* : « Le sentiment, par définition, surgit en nous à notre insu et souvent à notre corps défendant. Dès que nous *voulons* l'éprouver (dès que nous *décidons* de l'éprouver, comme Don Quichotte a décidé d'aimer Dulcinée), le sentiment n'est plus sentiment mais imitation du sentiment, son exhibition. Ce qu'on appelle couramment hystérie. C'est pourquoi l'*Homo sentimentalis* (autrement dit, celui qui a érigé le sentiment en valeur) est en réalité identique à l'*Homo hystericus*<sup>1</sup>. »

Encore faut-il s'être persuadé que l'amour est de l'ordre du sentiment. Est-ce vraiment le cas ? Doit-on se cramponner plus longtemps à cette vérité que l'on dit de bon sens ou de sens commun sans autre forme de procès ? C'est là que réside, me semble-t-il, toute la difficulté de la position de Kundera. Il pense devoir faire le départ entre sentiment et valorisation indue du

1. *Ibid.*, p. 237.

sentiment, mais il se pourrait bien que le bât blesse déjà, que le dommage soit déjà très nettement consommé quand il se contente de définir l'amour en termes de sentiment.

Mais que peut être l'amour, s'il n'est pas uniquement sentiment, affect, passion, désir? Une seule réponse me semble commandée par la nature même de ces quatre phénomènes : l'amour est un pur *événement*. L'amour est certes sentiment, affect, passion, désir, mais il l'est dans la mesure où ces quatre phénomènes font eux-mêmes, d'eux-mêmes ou par eux-mêmes, événement. À quoi il faut également ajouter que, en tant qu'événement à part entière, l'amour contient une « positivité » intrinsèque et absolue qui tient essentiellement à son aptitude à dépasser les antithèses courantes telles que, par exemple, l'affirmation et la négation, la passivité et l'activité, le naturel et le factice, la pulsion de vie et la pulsion de mort, le possible et l'impossible, le sens et le non-sens.

L'amour est un *événement considérable*, au sens le plus fort de ces deux mots. De cet événement qui à la fois advient à la vie et survient dans la vie, les deux premiers effets sont : un effet de coupure temporelle – l'existence de l'amour donne naissance à un avant et un après – et un effet de subjectivation. Cela dit, si l'amour fait bel et bien de chaque individu qui aime un *sujet*, à tous les sens du mot, un sujet soumis à un procès de subjectivation le mettant intimement aux prises avec le désir de l'Autre, alors ce qu'il faut aller jusqu'à penser c'est qu'il se présente surtout, et peut-être même d'abord, pour ce qui est du désir de l'Un et de l'Autre, comme une *épreuve de vérité* où ce qui se

trouve mis en question est leur détermination en tant que « masculin » ou « féminin » – position masculine ou féminine du désir. En effet, s'il est vrai, comme Jacques Lacan invite à le penser<sup>1</sup>, qu'une femme est, à la fois en tant qu'elle est une *femme* et en tant qu'elle est *une* femme, « l'heure de vérité » pour « le fantasme de L'homme » – fantasme de L'homme ou de l'Homme, comme on voudra bien le dire et l'écrire, car il s'agit là non seulement de l'homme « dans l'universel de ce qu'il désire » en tant que porteur du phallus, assujetti à ce trait unique et unaire d'identification auquel il arrive que les femmes succombent également, mais aussi bien de l'homme qui se réfléchit dans le miroir de ce *mythe de la virilité* qu'il se sera forgé pour lui-même à titre de fantasme fondamental –, bref, si le féminin est l'heure de vérité du masculin, pour le dire en un mot, l'amour, lui, n'est-il pas, pour l'homme autant que pour la femme, l'heure de vérité au sens où, à la faveur de son surgissement soudain, ils verraient leurs rapports respectifs et réciproques à leurs propres « identités » sexuelles ou génériques entrer durablement en crise ?

1. Lacan écrit : « Elle [soit chacune des femmes, prises une à une, chacune de ces femmes au sujet desquelles il venait de faire remarquer qu'"il n'y a pas de limites aux concessions que chacune fait pour un homme : de son corps, de son âme, de ses biens" – ce qui engage à une méditation sans fin et demande une explication devenue aujourd'hui des plus risquées] se prête plutôt à la perversion que je tiens pour celle de L'homme. Ce qui la conduit à la mascarade qu'on sait, et qui n'est pas le mensonge que des ingrats, de coller à L'homme, lui imputent. Plutôt l'à-tout-hasard de se préparer pour que le fantasme de L'homme en elle trouve son heure de vérité. Ce n'est pas excessif puisque la vérité est femme déjà de n'être pas toute, pas toute à se dire en tout cas » (*Télévision*, p. 540).